

LA SECONDE REPUBLIQUE ESPAGNOLE ET LA STRATEGIE

Patrick P. LAUREAU

RESUMEN

La estrategia de la Segunda República española nunca estuvo basada en planteamientos militares. La falta de mandos y medios técnicos obligó al gobierno frentepopulista a solicitar la ayuda del Frente Popular francés y la de la URSS. Las directrices generales que ésta impuso formaban parte de una estrategia a gran escala; la difusión de la *buena* ideología. Mientras que Italia y Alemania enviaban a España cuerpos expedicionarios para ganar las futuras batallas, la Unión Soviética enviaba *misioneros* para ganar la guerra, como si fuera la del bien contra el mal. Los comunistas españoles debían, además, purificar sus filas, para lo que se proyectaba la eliminación de los socialistas, los liberales, los simples republicanos y sobre todo los anarquistas.

La estrategia exportada por los soviéticos a España consistió en ofensivas preventivas o de diversión, a las que se opusieron con facilidad las ofensivas en profundidad de las tropas nacionales.

Qui dit *stratégie* dit *philosophie d'un Pouvoir*. Le reste est affaire de tactique, donc de techniciens. Ne nous le dissimulons pas, le stratège est un philosophe et obéit à des lois n'ayant pas grand-chose de militaire. Tout est pour lui fonction d'un choix élémentaire: choix de société essentiellement, donc basé sur une idéologie.

Pour le stratège, la chose militaire ne peut guère constituer un but. Au bout du compte, elle n'est qu'un instrument, certes puissant, mais dont l'hégémonie est par essence peu durable. Peu, c'est quelquefois plusieurs dizaines d'années. C'est l'enfance d'une société. Avec la prise de conscience accompagnant le passage à l'âge mûr, c'est le vide idéologique même qui repousse le pouvoir exclusivement militaire.

Dans cet ordre d'idées, la stratégie de la Deuxième République Espagnole fut bien peu militaire. Manquant cruellement des cadres supérieurs et des moyens techniques dont il estimait avoir besoin, l'exécutif socialiste n'entrevit rapidement qu'une solution. Dernier rejeton d'une grande famille, il s'adressa aux *grands*. Le Front Populaire français, largement débordé sur sa droite, était déjà retombé au niveau de la tactique: il s'agissait pour lui de ne plus perdre, et non plus de gagner. Le partenaire le plus évident une fois éliminé, l'Espagne républicaine se tourna vers l'Internationale Socialiste, c'est à dire vers l'Union Soviétique.

Il ne s'agissait ni d'une idée de génie, ni d'une erreur mais plutôt, comme le dira ensuite le Général Hidalgo de Cisneros, d'un *cambio de rumbo* dont les socialistes et les republicains espagnols, les *faibles* du Frente Popular, ne pouvaient pas estimer l'importance. L'URSS, nouveau maître à penser, n'avait en effet pu naître elle-même que grâce à une révolution, et survivre ensuite face aux miettes d'un énorme pouvoir que par la constitution rapide et l'application inconditionnelle d'une nouvelle philosophie du pouvoir.

Dans une société où il n'y a de prospective qu'idéologique, la *thérapeutique* applicable à une guerre civile ne pouvait se contenter d'être d'ordre technique. A l'appel au secours de la République Espagnole: *S'il vous plaît, des armes et de la stratégie!*, l'idéologie soviétique ne pouvait donner qu'une réponse. Avec la force que donne le sentiment d'avoir raison, elle réagit en plusieurs temps. La décision d'aider une république en détresse ressortait bien sûr d'une stratégie à grande échelle. Dans une optique limitée, la consolidation d'un pouvoir de gauche en Espagne devait compenser l'établissement de pouvoirs dits *forts* en Italie et en Allemagne. Mais il s'agissait surtout de *soigner* une société égarée sur la mauvaise voie, celle du libéralisme, et d'assurer la diffusion adéquate, c'est à dire maximale, à la seule *bonne* idéologie.

En cela, l'URSS obéit sensiblement aux mêmes *stimuli* que la première église chrétienne au sein de l'Empire Romain. Il peut nous paraître difficile de penser à l'impérialisme soviétique en lui associant des adjectifs tels que *généreux* ou *désintéressé*. Il nous semble évident que ce n'est pas le cas. Pourtant, l'église n'a pas suivi d'autre chemin en s'adjugeant pendant une période non négligeable de l'histoire un pouvoir temporel fort qui cadrerait assez peu avec le royaume spirituel qu'elle voulait promouvoir, et cela pour le plus grand bien de tous. L'idéologie soviétique a même un net avantage sur l'idéologie chrétienne: son paradis doit être, un jour, terrestre. La religion serait ainsi l'opium du peuple asservi, et le communisme celui d'un peuple maître de lui-même!

Cette longue digression nous a paru nécessaire car elle pourrait expliquer bien des choses à venir. De même que l'on ne peut empêcher un Chrétien de croire au Paradis, il paraît difficile de convaincre un croyant soviétique de son *erreur*.

Alors que les nouveaux pouvoirs militaristes italien et allemand envoyaient en Espagne des corps expéditionnaires devant gagner les batailles à venir, l'idéologie soviétique y envoyait des missionnaires avec la tâche de gagner la guerre, comme toujours celle du Bien contre le Mal.

Ce n'est un mystère pour personne que l'URRS aurait pu, si elle l'avait *vraiment* voulu, gagner la guerre de la République en trois mois. Il suffisait d'envoyer, après les premiers succès technologiques obtenus devant Madrid plus d'avions, de pilotes, d'artillerie, de chars, tous produits disponibles en très grand nombre. Mais pour l'Internationale Socialiste, la victoire définitive ne devait pas se rechercher sur le champ de bataille mais dans les esprits. De façon assez paradoxale, la différence fut très bien traduite par Miguel de Unamuno, pourtant peu susceptible d'être accusé de communisme, lorsqu'il déclara à l'intention de Millan Astray: *Vous vaincrez, parce que vous disposez de plus de force brutale qu'il ne vous en faut; vous vaincrez, mais vous ne convaincrez pas, car pour convaincre, il vous faudrait ce que vous n'avez pas: la raison et le bon droit.*

Le but soviétique était donc clairement défini. Mais un médecin dit-il toujours la vérité à son patient? Cette conviction de posséder la vérité allait de

pair avec un certain malthusianisme bien intentionné. Il fallait donc à la fois gagner la *vraie* guerre et faire croire à la république égarée qu'elle allait gagner la sienne. Tout cela avec la meilleure conscience du monde. Les chars T-26, les chasseurs I-15 et I-16, les bombardiers SB-2 et R-5, n'étaient qu'un moyen de séduction. La preuve en est que ce matériel de démonstration arriva aux mains des meilleurs spécialistes disponibles, souvent pilotes d'essais. Les arrivages suivants (et espacés) ne furent accompagnés que d'un personnel moyen, à de rares exception près: pour administrer un médicament *placebo*, un infirmier était suffisant.

La vraie guerre était autre. Ses aspects les plus connus ne sont ignorés de personne. Le représentant du Komintern en Espagne, c'est à dire le Parti Communiste, devait rester seul en lice afin de pouvoir dispenser la bonne médecine sans être constamment gêné par les charlatans, entendez les *faibles* de la République. En fait, l'Espagne était trop chrétienne et trop occidentale. Elle était de plus couvée par les *fausses démocraties*, France et Grande-Bretagne. C'est toute l'Europe de l'Ouest qu'il fallait vaincre, et non seulement l'Allemagne et l'Italie!

Il fallait que le *bon sang* communiste en vienne à phagocyter les éléments dangereux pour la santé du malade: socialisme *affaibli* à la sauce libérale, simples républicains *sans conviction ni conscience politiques*, et surtout anarchisme, la peste noire des penseurs de l'URSS. Contre la CNT/FAI qui veut tout assurer en même temps, la guerre et la révolution, le Komintern préconise un traitement en profondeur. Le PC se dressera donc contre le POUM, et ce n'est pas un hasard si *Carlos Contreras*, futur organisateur de l'assassinat de Trotsky, deviendra l'un des premiers commissaires politiques du V.^o Regimiento, la première unité d'élite de la République; et ce n'est pas non plus par hasard ou bavure qu'Andrés Nin sera exécuté dans une Checa de Madrid.

Cette doctrine devait prévaloir dans l'armée comme dans la politique. Ainsi dans l'aviation républicaine, la stratégie soviétique imposait-elle de se débarrasser des corps étrangers, c'est à dire non communistes, quelle que put être leur valeur en tant que techniciens: Manuel Cascón Briega par exemple, brillant pilote, excellent chef de groupe, mais surtout meneur d'hommes, se retrouvera sur une *voie de garage*, comme Ismaël Warleta et bien d'autres, qui n'étaient que républicains, et dont certains allaient à la messe! Staline n'hésitera pas non plus, par la suite, à éliminer de l'Armée Rouge les éléments *contaminés*, dont beaucoup d'anciens *Espagnols*.

Sur le terrain, la stratégie de la République se réduisit à quelques exercices de style ou brillantes manoeuvres, conçus par les *conseillers* soviétiques et tout d'abord confiés aux spécialistes soviétiques. Jamais on ne connut en Espagne cette systématisation des bons résultats qui fut l'apanage de l'Armée Rouge depuis ses débuts. L'aviation en donne maints exemples précis.

Les pilotes républicains étaient pour la plupart très jeunes (18 ans en moyenne), courageux et très désireux de sauver la République. Les plus doués d'entre eux furent bien sûr les plus faciles à convaincre. Personne ne douta plus, bientôt, de l'aide totale que l'URSS apportait à l'Espagne. Per-

sonne n'eut plus l'envie ou le courage de demander pourquoi il se trouvait de moins en moins de frères orientaux en Espagne, et pourquoi les armes n'arrivaient plus. La réponse était pourtant évidente. Ce corps expéditionnaire était arrivé de justesse pour sauver Madrid. Pourquoi pas avant, alors que son échelon précurseur était sur place depuis le début du mois d'Août? Les I-15 apparurent aux Madrilènes le 4 Novembre, à point nommé pour que l'on se souvienne longtemps qu'il était bien temps qu'ils arrivent. Ces escadrilles, pilotées et maintenues par des Soviétiques, arrivèrent en Espagne avec des effectifs réduits au tiers de leur norme: en Espagne comme en France, une escadrille était formée dans le meilleur des cas de 9 à 12 avions, contre 30 en URSS. On triplait ainsi à bon prix l'aide désintéressée de l'Union Soviétique, car c'est en unités, et non en effectifs, qu'elle fut comptabilisée.

Les autorités soviétiques n'ont pas répété des opérations comme celle de Sanjurjo-Garrapinillos, ou celle du bombardement du *Deutschland*, cette fois contre des unités de la flotte franquiste. Après les premiers succès de la chasse de nuit, cette unité expérimentale le resta, avec 4 à 5 avions pour une dizaine de pilotes dont plus de 50% sortaient de l'école. Pilotes et mécaniciens soviétiques du front Nord en vinrent à refuser de continuer les opérations; pas à la demande du gouvernement basque! Le harcèlement de nuit fut laissé à la quasi-initiative de quelques jeunes pilotes, alors que c'était déjà une des armes préférées de l'Armée Rouge, en total accord avec les tactiques utilisées par celle-ci, avant et depuis la guerre d'Espagne. Après la conférence de Nyon, pourtant favorable à l'URSS puisque le Grande-Bretagne y porta un coup d'arrêt aux activités des sous-marins italiens en Méditerranée, l'URSS n'envoya presque plus aucun de ses propres cargos en Espagne. Enfin, outre la déplorable défense de la zone Nord, pourtant reconnue comme essentielle, que dire du rôle presque exclusivement défensif et *bouche-trou* assigné aux Brigades Internationales tout au long de la guerre; troupes d'élite à la motivation indiscutable, elles eussent été mieux employées dans l'offensive que dans la défaite; et que dire de leur retrait?

Dans ses mémoires de repent, joli succès de librairie à l'époque du mac-carthisme, Jesús Hernández dénonce les basses manoeuvres dont il fut l'un des plus brillants organisateurs, comme l'élimination du pouvoir de Largo Caballero et Indalecio Prieto. Hidalgo de Cisneros était-il vraiment au courant du *coup* préparé par Casado? Ce n'est guère que d'un intérêt documentaire. Il est par contre indéniable que les armes et les spécialistes soviétiques auraient pu arriver plus vite, plus nombreux et plus régulièrement. L'envoi de matériel supplémentaire en Espagne en 1938 n'aurait pas plus gêné les accords Molotov-von Ribbentrop que la présence de la Légion Condor n'a gêné l'Allemagne à l'occasion. La principale excuse du régime de Moscou envers celui de Valence à l'époque nous offre un splendide exemple de la stratégie du Komintern. En Chine, pays beaucoup plus immobiliste et sclérosé que l'Espagne, les Soviétiques étaient intervenus à peu près de la même façon à la demande des époux Chang-Kai-Chek: assez pour se montrer, pas assez pour gagner. A l'occasion, ils avaient semé le bon grain et fait basculer la

Chine dans le camp communiste. La dissidence de Mao-Tsé-Toung a dû quelque peu les décevoir, mais la déstabilisation de l'Asie était lancée, et l'idéologie soviétique a largement récupéré sa mise en accueillant dans son giron la Corée du Nord et le sud-est asiatique, dont la conversion fut le produit direct de la lune de miel sino-soviétique.

La stratégie exportée par les Soviétiques en Espagne, avec interdiction d'en utiliser une autre, consista surtout en offensives préventives ou de diversion, très limitées en espace potentiel. On les opposera facilement aux campagnes en profondeur des troupes nationalistes. En schématisant, on pourrait dire que l'on s'est occupé d'un côté des poches et des saillants, de l'autre des percées et des lignes de partage. L'unique tentative véritablement stratégique de toute la guerre fut l'essai d'extension de la guerre d'Espagne à l'Europe; encore fut-elle une idée personnelle de Juan Negrín, non suivie dans les faits par le Comité Central du Parti Communiste Espagnol.

Bref, la stratégie de l'Espagne républicaine étant réduite à un amoncellement de tactiques, il reste la stratégie du maître, pour lequel les militaires ne sont que les employés du politique, et n'ont de pouvoir que ce que celui-ci leur délègue. Nous voilà loin des conceptions de l'Italie fasciste et de l'Allemagne nazie en la matière, mais loin aussi de celle du *vainqueur* de la guerre d'Espagne!

Comme cela fut très bien exprimé dans une pièce du répertoire boulevardier contemporain, une fois tus les canons, ce n'était pas la paix qui était arrivée, ce n'était que *la Victoire*.

La vraie stratégie de la guerre d'Espagne fut sans doute un pari sur l'avenir. Il y a toujours un Parti Communiste Espagnol, malgré les anathèmes lancés pendant 40 ans. Il prendra peut-être un jour le pouvoir, de façon tout à fait légale. Dans le cas contraire, il paraît en tous cas difficile d'envisager à cette place un régime autre que parlementaire. La suite des événements nous dira dans quelle mesure cette stratégie était valable. C'est ce que l'idéologie communiste appelle *le jugement de l'histoire*. Elle fait là un pari beaucoup plus intelligent que le pari de Pascal puisque de toute façon, l'avenir ne peut que justifier le présent.